



**AgEcon** SEARCH  
RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

*The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library*

**This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.**

**Help ensure our sustainability.**

Give to AgEcon Search

AgEcon Search

<http://ageconsearch.umn.edu>

[aesearch@umn.edu](mailto:aesearch@umn.edu)

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

## COMPTES RENDUS

### LECTURES

*Jean-Marc MORICEAU, Gilles POSTEL-VINAY, Ferme, entreprise, famille. Grande exploitation et changements agricoles. Les Chartier, XVII-XIX<sup>e</sup> siècles.*

Paris, éditions de l'EHESS, 1992, 400 p.

Tous les éléments qui font, sans compter le talent des chercheurs, les livres importants sont réunis dans l'ouvrage que Jean-Marc Moriceau et Gilles Postel-Vinay viennent de consacrer à l'histoire d'une famille de grands fermiers et de l'entreprise agricole sur laquelle elle s'est maintenue depuis le début du XVII<sup>e</sup> siècle: une question historiographique en débat, un déplacement méthodologique, une chance archivistique.

Les grands fermiers de la plaine de France tinrent, très tôt, les registres qui devaient leur assurer la mémoire des multiples transactions monétaires associées à l'exploitation de leur terre. Presque tous ces registres ont disparu: à la différence des grands événements qui fixaient le niveau des stocks de terre possédés ou exploités et qui étaient enregistrés devant notaire, ces notations continues du flux des recettes et des dépenses n'avaient d'utilité que dans la courte ou la moyenne durée. Jean Meuvret fut l'inventeur de l'un deux et fit, de l'analyse des comptes de Choisy-aux-Bœufs tenus par Louis Chartier, un modèle d'analyse historique. D'autres subsistent, tenus successivement par cinq générations, de la fin du XVII<sup>e</sup> au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Leur existence est due aux hasards de la conservation archivistique et surtout à l'exceptionnelle longévité d'une dynastie agricole, dont les premiers représentants connus labouraient les plaines de Belloy en France au début du XVI<sup>e</sup> siècle et dont dix générations successives exploitèrent, de Henri IV à Henri Queuille, au Plessis-Gassot, l'une de ces grandes fermes caractéristiques de la grande culture du Bassin Parisien. L'obligeance des descendants des Chartier, qui ouvrirent aux historiens leurs archives, et un patient travail complémentaire dans les fonds publics permit la constitution d'un dossier documentaire exceptionnel par son exhaustivité et son étendue chronologique.

La question est rien moins que la croissance agraire du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. L'ambition des travaux macro-analytiques des années soixante et soixante-dix, de dimension régionale le plus souvent, était d'établir, à partir de la quantification de la production et des calculs afférents de rendement et de productivité, les rythmes du développement agricole avant l'introduction

du machinisme et des engrais chimiques. Qu'on ait trouvé une inspiration initiale dans les schémas de Rostow ou dans les modèles malthusiens d'équilibre entre population et subsistance, on recherchait les origines du décollage de la production agricole. Mais en fixer le moment s'avéra impossible : les spécificités locales, le caractère minuscule des avancées repérées et l'incertitude de bien des chiffres brouillaient le tableau. Il en résulta d'un côté la désaffection des historiens pour l'économie agraire, et la transmission paresseuse du tableau de l'inertie et de la fermeture des économies et des sociétés rurales. La question était à reprendre.

Le changement d'échelle que constitue l'analyse au microscope d'une exploitation particulière n'a pas seulement pour but, comme les auteurs font mine de le croire d'abord de "*saisir les écarts possibles par rapport aux régularités auxquelles l'histoire rurale de longue durée s'était d'abord attachée*" (p. 7). Il a pour effet de porter au premier plan les choix et les marges de manœuvre des acteurs et de révoquer en doute la plupart des conclusions de ces analyses macroscopiques qui conjuaient à la recherche des révolutions agricoles la description d'agricultures à la fois homogènes dans l'espace et stables dans la longue durée. Aux inerties et aux blocages habituellement soulignés, le livre oppose l'image d'une succession de modèles productifs liés à la variété des stratégies disponibles et effectives, à l'évolution de la demande du marché parisien si massif et si proche, aux transformations des formes d'insertion dans des circuits complexes de la main-d'œuvre, du crédit ou de la commercialisation des produits. De révolution agricole point, mais une série d'adaptations à risque (une faillite par siècle dans la dynastie depuis Louis XIV) à un contexte changeant. De ces transformations on peut donner deux exemples, d'échelles chronologiques dissemblables, choisis l'un sur le versant ferme/entreprise et l'autre sur le versant ferme/famille de l'étude et symbolisés chacun par un personnage.

Voici d'abord François Chartier, maître du Plessis-Gassot de 1729 à sa mort, en 1760. Il vend du blé, bien sûr, aux Halles de Paris et à Gonesse, spécule, mais se heurte aux contraintes d'un marché très surveillé par les autorités pour des raisons sociales. Rien là qui le distingue de son père. La novation réside dans sa capacité à exploiter un autre marché alimentaire, celui des chevaux, et à y organiser à son profit un circuit plus direct. Du fait de l'intensification des transports, et de la concentration dans la capitale d'une population aristocratique nombreuse et fortunée, Paris doit faire face à un rassemblement exceptionnel de chevaux, dont les besoins en avoine, en paille, en fourrage devraient être assurés par les régions proches en raison des coûts de transport élevés pour des marchandises de faible densité. Par l'intermédiaire de marchands de chevaux et surtout de son cousin Nicolas Afforty, fils d'un fermier voisin, secrétaire du chancelier d'Aguesseau puis premier commis à la Marine et aux Affaires Étrangères, Louis obtient de gros contrats de livraison de paille aux Petites Ecuries du Roi à Versailles, et dans plusieurs maisons aristocratiques du Marais et de l'Île Saint-Louis. En volume comme en valeur, ces ventes cessent très vite d'être une activité d'appoint, pour représenter le tiers des recettes de l'exploitation et entraîner une cascade de changements. Les rentrées d'argent qu'elles assurent sont concentrées entre le début d'avril et la fin de juillet : cet afflux de printemps permet au fermier d'assurer les dépenses de main-d'œuvre plus importante en été, de faire face sans crainte au versement du dernier terme des fermages, de choisir le meilleur moment pour vendre ses

blés. Mais les changements touchent aussi le système productif. En livrant en droiture aux grandes maisons, François Chartier ne vend pas seulement des pailles, il récupère, à bas prix, les fumiers dont les écuries aristocratiques doivent se débarrasser. *“En d’autres termes, il se fait payer pour faire effectuer hors de sa ferme la nécessaire conversion des pailles en fumier”* (p. 139). Mais sur l’exploitation, le manque de paille en hiver conduit à réduire le cheptel permanent. Par contre, à partir de la fin juin, la mise au parc des bêtes permet de développer un élevage d’engraissement : achetés à la fin du printemps, des moutons beaucoup plus nombreux sont livrés après quelques mois à la boucherie parisienne. Mais il n’est plus possible de trouver à proximité les moutons supplémentaires et il faut faire appel à des régions plus éloignées. La rotation de l’argent et des marchandises s’accroît et touche des espaces élargis. Le système exige des dépenses accrues mais permet un gonflement plus important encore des recettes. Ce qui change, dans une innovation qui assure la prospérité de l’exploitation, c’est moins l’organisation de l’activité productrice que ses modalités d’insertion dans le marché et ses rapports à la ville.

Les rapports à la ville sont déterminants d’une autre manière avec le second personnage qu’on veut évoquer : la dame aux bijoux, Marie-Rosalie Mignan, veuve en 1818 du petit fils de François, Antoine-François. Celui-ci, très malade, avait à 46 ans, quelques mois avant sa mort, accordé à son fils un bail général de vingt-sept ans sur l’ensemble du domaine et légué à sa veuve l’usufruit et jouissance de tous les biens meubles et immeubles qu’elle se trouverait posséder. Retirée à Paris, elle y vécut longtemps, jusqu’au temps de la Commune. Restée propriétaire du capital foncier acquis au moment de la Révolution grâce à la vente des biens nationaux, elle fut durant cinquante-deux ans rentière de son fils, puis de son petit-fils. Elle a dépensé très confortablement dans la capitale ses très hauts revenus (30 à 40 000 francs par an, bon ou mal an), y acheta des emprunts d’Etat et ses parures de bijoux. Pas d’acquisitions foncières nouvelles de sa part : elle n’ajoute aux immeubles possédés à la mort de son mari que les 48 hectares qu’elle hérite de son père en 1823 (soit à ce moment un total impressionnant de 315 ha). Mais pas d’investissements dans le domaine rural non plus, dans un moment qui constitue un âge d’or pour les exploitations d’Ile-de-France, *“au cours duquel rien ne leur était nécessaire et tout, ou presque tout, leur était possible”* (p. 315). Alors, *“l’exploitation du Plessis alimente une caricature de capitalisme rentier”* (p. 309). De tous temps, des coûts familiaux pèsent sur le fonctionnement d’une entreprise agricole toujours liée à deux générations, au moins. Deux modèles se succèdent chronologiquement. Le premier voit l’exploitation se plier au cycle familial : son extension suit une courbe en cloche et les dépenses d’éducation, considérables, nécessaires à assurer l’avenir (dans les fermes environnantes ou dans la capitale) des enfants nombreux de la génération suivante, privilégient une logique extensive du développement de l’exploitation et obligent à des innovations économes en capital. Dans le second, le nouveau ménage reçoit une entreprise de vaste dimension et qui ne varie guère ensuite. La réduction de sa descendance, l’accès au crédit, l’accumulation plus rapide de l’épargne permet alors d’intensifier et ouvre au maximum les choix d’investissement. Mais c’est le moment où changent aussi les choix de vie. Alors que les trois premières générations examinées ont tenu la ferme une cinquantaine d’années chacune, aucune des trois suivantes n’y restera trente ans. Les Chartier investissent moins alors dans l’innovation agricole ou hors de leur secteur économique initial (l’agro-alimentaire, la banque ...) que dans une retraite qui pèse ainsi de tout son poids sur les ac-

tifs. Les modalités d'insertion de l'entreprise dans le fonctionnement familial ont changé et l'on peut y voir, peut-être, l'origine des difficultés nées ensuite de partages successoraux successifs. Depuis qu'avec la Révolution et la vente des biens nationaux d'exploitation s'est faite patrimoine, il n'est pas certain qu'entreprise et famille aient pu continuer à faire suffisamment bon ménage pour être conjointement conquérantes.

Ces deux exemples, rapidement développés, n'avaient qu'une ambition : donner envie de lire le livre. On y trouvera sur les pratiques familiales, les phénomènes de mobilité sociale, le marché de l'emploi, les formes du crédit, la mobilité des populations rurales, le rapport à la ville des analyses riches, neuves, suggestives. Bien au-delà de l'histoire, il fournit, en plus d'un vrai plaisir intellectuel, des éléments de réflexion pour comprendre sans schématisme catastrophiste ou téléologique, le changement des campagnes.

*Bernard LEPETIT*  
EHESS, Centre de recherches historiques